Rencontres
avec
Aharon Appelfeld



Sous la direction de
Renée Adjiman et Valérie Pera Guillot

IMAGO

Rencontres
avec
Aharon Appelfeld

ISBN : 978-2-38089-153-9
© Éditions Imago 2025
7 rue Suger, 75006 Paris
Tél : 01-46-33-15-33
info@editions-imago.fr
www.editions-imago.fr

Rencontres
avec
Aharon Appelfeld

Sous la direction de
Renée Adjiman et Valérie Pera Guillot



AUZAS ÉDITEURS
IMAGO

Ouvrages d'Aharon Appelfeld cités traduits en français

Au pays des roseaux, Paris, Belfond, 1992.

Histoire d'une vie, Paris, Éditions de l'Olivier, 2004.

L'Amour soudain, Paris, Éditions de l'Olivier, 2004.

Tsili, Paris, Éditions de l'Olivier, 2004.

Le Temps des prodiges, Paris, Seuil, « Points », 2004.

Floraison sauvage, Paris, Éditions de l'Olivier, 2005.

L'Héritage nu, Paris, Éditions de l'Olivier, 2006.

Badenheim 1939, Paris, Éditions de l'Olivier, 2007.

La Chambre de Mariana, Paris, Éditions de l'Olivier, 2008.

Et la fureur ne s'est pas encore tue, Paris, Éditions de l'Olivier, 2009.

Le Garçon qui voulait dormir, Paris, Éditions de l'Olivier, 2011.

Les Partisans, Paris, Éditions de l'Olivier, 2015.

Des jours d'une stupéfiante clarté, Paris, Éditions de l'Olivier, 2018.

La Stupeur, Paris, Éditions de l'Olivier, 2022.

Avant-propos

J'ai rencontré Aharon Appelfeld après avoir lu *Histoire d'une vie*, ouvrage publié en hébreu en 1999, prix Médicis du roman étranger en 2004. Cette lecture m'a conduite, en 2010, à lui rendre visite à Mevaseret Zion, un petit village situé près de Jérusalem. Notre échange a donné lieu à un texte paru dans la revue *Abords*, intitulé « La musique comme source de l'écriture ». Depuis, l'histoire, l'œuvre et les réflexions de ce grand écrivain ont nourri mon travail de recherche. Cela m'a permis d'approfondir, dans le cadre d'un master de psychanalyse, la question de la fiction comme traitement du traumatisme de la Shoah.

Au moment de sa mort, en janvier 2018, inspirée par les nombreux hommages parus dans la presse, les différentes interviews rapportées par les médias, j'ai eu le désir de publier un livre collectif à la mémoire d'Aharon Appelfeld. Quelques mois plus tard, j'ai proposé à Valérie Pera Guillot, codirectrice de cet ouvrage, de nous atteler ensemble à ce projet. Son accueil fut immédiat. Nous avions toutes les deux déjà travaillé sur l'œuvre d'Appelfeld. Le titre de mon master de psychanalyse à Paris VIII, sous la direction de Christiane Alberti, tentait de répondre à la question : « Comment la fiction appelfeldienne peut-elle traiter la

rencontre avec un point de réel ? » Quant à Valérie, elle prenait appui sur l'œuvre d'Appelfeld pour éclairer des points qui intéressent la psychanalyse : la mémoire, l'amour, le corps, la langue, l'exil, etc.

Nous avons été touchées par cet écrivain qui raconte sa vie de petit garçon pris dans les tourmentes de la Shoah, et qui a fait de l'écriture de fictions une solution face à l'abîme que son expérience de la guerre avait produite. Il faut dire que la montée des nationalismes, avec leur corollaire de ségrégations et de guerres qui se répandent comme une traînée de poudre, nous a poussées à concrétiser ce projet, c'est-à-dire à donner la parole au singulier.

Si la lecture d'Aharon Appelfeld demeure pour nous, en tant que cliniciennes lacaniennes, une source d'intérêt et d'enseignement, qu'en est-il pour ceux qui, à partir de cette rencontre, ont réalisé une création ?

Une orientation se dégage : travailler avec Aharon Appelfeld n'est pas sans conséquences. Chaque contributeur du présent ouvrage se fait passeur de la puissance de cette œuvre qui convoque le plus intime. Pour cela, nous avons alors sollicité des cinéastes, des écrivains, des universitaires, des psychanalystes, des personnalités publiques qui ont rencontré l'homme, son travail et qui l'ont fait connaître au grand public. Ce projet fut reçu avec un grand enthousiasme.

À chacun, nous avons soumis la question suivante : « En quoi la rencontre avec Appelfeld a-t-elle influencé votre travail, votre réflexion ? » Nous avons recueilli les contributions des auteurs suivants, que nous tenons ici à remercier pour leur participation et pour leur confiance :

Laure Adler : journaliste, biographe, essayiste, éditrice, productrice de radio et de télévision.

Meir Appelfeld : artiste peintre, professeur à l'école d'Art de Jérusalem, fils d'Aharon Appelfeld.

Nurith Aviv : réalisatrice et directrice de la photographie française, auteure du documentaire *D'une langue à l'autre*, d'où sont extraites les photos d'Aharon Appelfeld dans le présent ouvrage.

Hervé Castanet : psychanalyste, membre de l'École de la Cause freudienne et de l'Association mondiale de psychanalyse, professeur des universités en psychopathologie clinique.

Emmanuel Finkiel : cinéaste, réalisateur du film *La Chambre de Mariana.*

Amos Gitaï : cinéaste, réalisateur du film *Tsili*.

Michal Govrin : romancière, poétesse, essayiste et directrice de théâtre.

Claudia Iddan : psychanalyste, membre de la New Lacanian School et de l'Association mondiale de psychanalyse.

Clotilde Leguil : psychanalyste, membre de l'École de la Cause freudienne et de l'Association mondiale de psychanalyse, professeure au département de psychanalyse de l'université de Paris VIII.

Yigal Schwartz : directeur de l'Institut de Recherche de Littérature juive et israélienne à l'université Ben Gourion, premier éditeur d'Aharon Appelfeld.

Michèle Tauber : professeure responsable du département de littérature hébraïque à la Sorbonne.

Valérie Zenatti : romancière et traductrice des livres d'Aharon Appelfeld en français.

Nous remercions également Patricia Duflo et la professeure Nadine Kuperty-Tsur pour leur travail de traduction, Anne-Charlotte Gauthier et Claude Quenardel, psychanalystes, membres de l'École de la Cause freudienne et de l'Association mondiale de psychanalyse, pour leur relecture attentive.

Préface

Ébranler les fondations de l'oubli

Clotilde Leguil

Puisque ce livre sur l'écriture d'Aharon Appelfeld se situe sous le signe de la rencontre, celle que chaque auteur a eu la chance de faire avec lui, puisque ce livre doit aussi son existence au désir de deux femmes engagées dans la psychanalyse, je commencerai par dire ce qui a fait rencontre pour moi – depuis la psychanalyse – avec *Histoire d'une vie* (1999). La question que peut poser à chacun le traumatisme est bien celui de savoir s'il faut l'oublier ou tenter de s'en souvenir. Cette question est aussi celle qui est au cœur d'*Histoire d'une vie*, le récit de l'écrivain sur son enfance oubliée et perdue.

Ne pas consentir à être sans passé

D'emblée, Appelfeld affronte ce paradoxe qui prend forme au moment de son arrivée en Israël, une fois la guerre terminée. « Lorsque nous arrivâmes en Israël, l'oubli était solidement ancré dans nos âmes », écrit-il. Pourtant, « parfois, des scènes de guerre réapparaissaient

et réclamaient leur droit à l'existence. Il n'était cependant pas en leur pouvoir d'ébranler les fondations de l'oubli et la volonté de vivre [1] ». Bien que le trauma ne cesse de ressurgir, la nécessité d'oublier pour pouvoir revivre s'est ainsi imposée comme une urgence à la fois éthique et politique.

Et pourtant, le choix fait par Appelfeld, celui de ne pas consentir à *être sans passé*, est tout autre. Son choix profond et intime, depuis la dimension du « je », est le choix de dire la disparition. C'est le choix de lutter contre l'oubli, comme on lutte contre la déshumanisation. La littérature allait être le moyen de se souvenir. Le seul moyen de s'en souvenir – par-delà « un océan de mots [2] » qui allait recouvrir tout discours en première personne sur l'événement de la Seconde Guerre mondiale et sur la Shoah en ce moment de reconstruction.

Si Appelfeld aurait pu écrire comme Georges Perec, « je n'ai pas de souvenirs d'enfance [3] », il a néanmoins, tout comme Perec, fait le choix de se remémorer le silence de son enfance. Dans l'expérience de l'analyse, il est aussi question de s'en souvenir, et de croire dans la parole lorsqu'elle vient d'ailleurs, lorsqu'elle n'est plus discours de tous et discours courant, lorsqu'elle est parole sur l'indicible, parole sur les traces d'un événement traumatique, parole sur ce qui ne peut se collectiviser. La lecture d'*Histoire d'une vie* m'a permis de saisir la valeur du silence

1. Appelfeld A., *Histoire d'une vie*, traduit par Valérie Zenatti, Paris, Éditions de l'Olivier, 2004.

2. *Ibid.,* p. 127.

3. Perec G., *W ou le souvenir d'enfance,* Paris, L'Imaginaire, Gallimard, 1975, p. 17.

comme condition de possibilité de se retrouver, en son corps, pour s'extraire du trou dans lequel le traumatisme nous fait chuter.

Se souvenir par la littérature, c'est le choix fait par Appelfeld. Mais se souvenir par la littérature, ce n'est pas commémorer la Shoah. Se souvenir par la littérature, c'est bien *ébranler les fondations de l'oubli,* affronter le silence et l'absence de mots, pour tenter de retrouver quelque chose de ce qui *m'est* arrivé :

> « Les premiers mots de ma main furent des appels désespérés pour trouver le silence qui m'avait entouré pendant la guerre et pour le faire revenir vers moi. Avec le même sens que celui des aveugles, j'ai compris que dans ce silence était cachée mon âme et que, si je parvenais à le ressusciter, peut-être que la parole juste me reviendrait [1]. »

S'en souvenir et s'en extraire

C'est alors l'expérience du sensible qui va remonter de l'oubli. C'est depuis cette rencontre entre l'écriture et la mémoire du corps qu'Appelfeld ébranle *les fondations de l'oubli*. Appelfeld écrit sur le monde sensible, afin de faire revenir cet enfant perdu – celui qui errait dans les forêts d'Ukraine après s'être échappé du camp et aussi celui qui fut un temps perdu en lui, comme enseveli par le discours collectif. Comme le montre Valérie Zenatti, qui a traduit l'écrivain de l'hébreu en français, il s'agit

1. Appelfeld A., *Histoire d'une vie*, *op. cit.*, p. 127.

alors pour Appelfeld de s'aventurer « aux lisières du langage humain », en cette région où les traces de l'événement traumatique se confrontent à l'indicible, en ce lieu où le silence dit aussi ce qui est venu marquer le corps à jamais – la perte, la disparition, la détresse. Valérie Zenatti souligne ainsi que l'univers d'Appelfeld est aussi celui des visions. Il s'agit de retrouver ce qui s'apparente à une expérience de la vision. Or, cette question de ce que l'on peut voir et revoir, à travers les rêves, les cauchemars, et les paroles sur l'histoire oubliée, est au cœur de l'aventure de l'analyse. L'inconscient aussi nous fait voir ce que nous ne pouvions pas voir, et ébranle les fondations de l'oubli. Appelfeld écrit, non pas *sur* une histoire qui pourrait se raconter, mais *sur* des visions, et sur la façon dont « l'enfance s'est figée en lui », comme l'écrit son fils, Meir Appelfeld. Peut-être ces visions – celle de la lumière, celle de la forêt, celle d'un autre enfant tentant d'échapper à une meute qui le poursuit – lui donnent-elles alors accès à cet indicible. Écrire sur les visions, c'est traduire l'intraduisible de l'expérience du réel. C'est ne pas se résigner à être sans passé. C'est ne pas consentir à se fondre dans la masse.

Cet enfant déraciné dont il est question dans *Histoire d'une vie* n'est pas séparé de la guerre, comme s'il s'agissait d'un événement historique arrivé en une époque donnée et qui pourrait se partager avec d'autres. « J'ai absorbé la guerre par tous les pores de la peau », affirme Appelfeld. La guerre est là, en lui, et il est question de tenter d'épeler ce qui lui a été arraché par l'événement en s'employant à s'en souvenir. Appelfeld ne cherche pas par son écriture à raconter la guerre, mais à témoigner de

ce qui a fait trace en son corps, dans une expérience de solitude et de perte radicale. Il ne cherche pas à poser la question de la cause – comme le souligne Marc Weitzman – mais à sortir de l'amnésie traumatique, à *ébranler les fondations de l'oubli*, à retrouver le silence de ce passé qui jamais ne passera.

Lire un à un ces textes, ceux de Renée Adjiman et de Valérie Pera Guillot, ceux de Meir Appelfeld, d'Hervé Castanet, d'Emmanuel Finkiel, d'Amos Gitaï, de Michal Govrin, de Yigal Schwartz, de Valérie Zenatti, et lire ces entretiens – avec Claudia Iddan et avec Laure Adler –, c'est, pour nous, rencontrer Appelfeld, le rencontrer à nouveau, le rencontrer aussi avec le cinéma de Nurith Aviv. Lire, c'est le rencontrer et s'étonner de cette croyance intacte en l'humanité, qui s'éprouve à travers son rapport à la parole, au souvenir, et à la littérature.

Laure Adler nous permet de l'entendre également dans sa rencontre avec l'écrivain – ce qui l'a maintenu en vie, c'est la parole. Et dans l'expérience de l'analyse, ce qui permet d'*ébranler les fondations de l'oubli*, c'est aussi la parole. Mais pas n'importe laquelle. C'est la parole – proche en cela de l'écriture de l'indicible – qui permet de se souvenir de ce qui avait disparu de l'histoire. S'en souvenir, c'est au sens propre s'extraire et se hisser hors du trou du traumatisme. S'en souvenir, ce n'est pas seulement s'en souvenir, mais c'est aussi s'en sortir.

I.

L'absurde, soudain réel



Sans éducation, sans parents,
sans langue…

Toutes les photographies d'Aharon Appelfeld sont extraites du film de Nurith Aviv, *D'une langue à l'autre* (2004).